

Karine Reysset est née en 1974. Elle a grandi entre Arras, Rouen et la banlieue parisienne. Après dix ans passés à Paris, elle s'installe à Saint-Malo. En 2003, elle publie son premier roman, *L'Inattendue*. Suivront *En douce* en 2004, et *À ta place* en 2006.

DU MÊME AUTEUR

L'Inattendue

Éditions du Rouergue, 2003

En douce

Éditions du Rouergue, 2004
et « Pocket », n° 12442

À ta place

Éditions de l'Olivier, 2006
et « Points », n° P1718

LIVRES POUR LA JEUNESSE

Mon nouveau frère

L'École des loisirs, 2004

À quoi tu penses ?

L'École des loisirs, 2004

Pattes de mouche

L'École des loisirs, 2004

Je ne suis pas une fille facile

L'École des loisirs, 2005

La Famille de mon frère

L'École des loisirs, 2005

À peine un peu de bruit

L'École des loisirs, 2006

Sors de ta chambre !

L'École des loisirs, 2007

C'est quoi, ce cirque ?

L'École des loisirs, 2007

Karine Reyssset

COMME
UNE MÈRE

R O M A N

Éditions de l'Olivier

Extrait de la publication

TEXTE INTÉGRAL

ISBN 978-2-8792-9962-4
(ISBN 978-2-87929-605-0, 1^{re} publication)

© Éditions de l'Olivier, 2008

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Extrait de la publication

*À Loïc, toujours
À celui qui n'est pas venu
Et pour Olivier, bien sûr*

I

On m'a installée dans une pièce avec plusieurs lits. Par les fenêtres donnant sur le parc, on entend les oiseaux, les conversations des promeneurs et le ronronnement des voitures. À ma droite, deux jeunes – indiens ou pakistanais – chuchotent dans leur langue. À ma gauche, une femme avec une chemise de nuit longue en satin violine et un châle couleur chair en mohair. Elle est maquillée, et ses longs cheveux noirs brillent. On dirait qu'elle s'est égarée, qu'elle s'apprêtait à marcher sur un tapis rouge à Cannes ou ailleurs et qu'elle a atterri là par erreur. Elle paraît heureuse, et pourtant son beau visage grimace sous la douleur par intermittence. Elle est seule. Comme moi. Elle me sourit de toutes ses fossettes avant qu'on ne tire le rideau en plastique entre nous. Je trouve ça vraiment gênant qu'on soit les uns à côté des autres.

Il y a deux jours, j'ai débarqué ici comme une fleur. On m'avait dit le 8, et on était le 8. Ça ne marche pas comme ça, je suis naïve. Je ne savais pas, je n'ai pas suivi leur préparation à la noix. Non, je n'avais pas de contractions, ni perdu les eaux, rien de tout cela. La fille de l'accueil m'a

regardée avec des yeux bovins, avant de me lancer un très méprisant : « Vous êtes inscrite au moins ? » Puis elle m'a demandé mon nom. Je lui ai répondu que je ne pouvais pas le lui donner, que c'était confidentiel. Elle voulait savoir si c'était une caméra cachée. Je l'aurais giflée. Je lui ai suggéré de demander à Mme Blanchot, ça la ferait sans doute rire elle aussi.

Mme Blanchot, c'est la femme qui me suit depuis le début. Elle assure l'interface entre l'hôpital et la famille d'accueil en attendant l'adoption. Elle ne m'a pas jugée, elle m'a juste demandé de bien réfléchir. Elle m'a prévenue que c'était irréversible ou presque. Il y a une sorte de délai de réflexion. Comme pour la vente par correspondance, on a le droit de changer d'avis, de se rétracter. Pendant sept jours je crois, ou un mois ou deux, je ne m'en souviens plus. C'est tout réfléchi, j'y ai déjà trop pensé, jusqu'à en devenir folle.

On m'a laissée patienter un long moment. J'aurais eu le temps d'accoucher sur la banquette de la salle d'attente. Le médecin m'a expliqué sèchement qu'un enfant ne naît pas sur commande, mais quand il est prêt, et que l'accouchement n'est provoqué qu'au bout de quatre jours après le terme prévu. Ce n'est en aucun cas une question de convenance personnelle. J'ai dit que ça n'allait pas être possible, que ma formation commençait dans dix jours, que c'était la chance de ma vie, je ne pouvais pas me permettre de la rater. Il s'est radouci, m'a conseillé de revenir dans deux jours voir si on pourrait faire quelque chose pour moi.

Ces dernières quarante-huit heures ont été une torture, plus longues que les neuf mois qui viennent de s'écouler. J'étais vraiment préparée, comme programmée, pour que ça se passe le 8, et depuis, je le sens bien, ma carapace se fissure, mon cœur est à nu, un fruit épluché, je suis plus vulnérable que jamais.

Je pose mes mains sur mon ventre pour calmer la petite, ça va perturber leur machine si elle est agitée. Dans l'ensemble, nous avons fait bon ménage, elle et moi. Elle ne m'a pas embêtée. Je suis sûre qu'elle sera facile à vivre. Ça sera un atout pour elle.

– Le bébé va bien, me dit la sage-femme en contrôlant le monitoring.

Elle m'applique une sorte de gel très froid. Elle me prévient que ça va être douloureux, enfin « pas très agréable ».

Ce matin, le médecin a eu pitié de moi, il m'a dit qu'ils allaient déclencher l'accouchement. Il m'a demandé où étaient mes affaires. Je me suis mise à paniquer, je pensais que pour le bébé l'hôpital s'occupait de tout. Il parlait de moi. J'ai vraiment eu l'air bête, une fois de plus. Je les accumule, on dirait que je le fais exprès. Il m'a demandé si j'avais eu la liste. Et comme je secouais la tête, il m'a tendu en soupirant deux feuilles que j'ai parcourues d'un œil rapide. Qu'est-ce qu'il croyait ? Avec quoi j'allais payer tout ça ? J'étais au bord d'implorer. On en revient toujours là, l'argent c'est le nerf de la guerre. Il m'a conseillé de m'arranger avec le foyer, ils avaient un budget pour ce genre de choses.

J'ai appelé Florence, mon éducatrice préférée, et on s'est retrouvées au Monoprix rue d'Alésia. On a mis dans le panier deux tee-shirts géants en guise de chemises de nuit et un tas d'autres trucs. C'était jour de fête. Elle m'avait rapporté ma trousse de toilette et mes tongs. Je n'y aurais pas pensé. Je n'arrive pas à réfléchir, j'ai le cerveau qui grésille. En nous dirigeant vers les caisses, nous sommes passées par le rayon bébés. Depuis que je suis enceinte, je l'ai toujours évité, j'ai fermé les yeux, comme si je m'étais posé des œillères, sur tout ce qui touchait de près ou de loin à la maternité, je me suis tenue à distance des jardins publics et des écoles. C'est facile dans cette ville, les enfants sont invisibles, et les nourrissons encore plus. De toute façon, je suis très peu sortie ces derniers mois, je suis restée recluse dans ma tanière, attendant que ça se passe. Pour tuer le temps, j'ai beaucoup lu. J'allais à la bibliothèque tous les jours. Je lisais à haute voix pour m'exercer, chasser mon accent terrible. Et puis je pensais que c'était peut-être bon pour le cerveau du bébé, je ne voulais pas en faire un idiot. J'ai toujours été attirée par les romans-fleuves. *Autant en emporte le vent*, *La Bicyclette bleue*, *L'Amour en héritage*, ceux-là je les relis chaque année depuis que j'ai treize ans. Enfant, j'adorais les bouquins. Ils me permettaient de m'évader de l'appartement pourri où nous nous entassions à sept. Des livres de la collection « Rouge et Or » que j'avais récupérés à la mort de ma grand-tante. Il y avait, je me souviens, *Gulla fille de la colline*, *Églantine des chemins*, *Treize à la douzaine*, *Les Quatre Filles du docteur March*, Fran-

çois le bossu. Récemment, je me suis lancée dans *Harry Potter* et *Les Désastreuses Aventures des orphelins Baudelaire*, de quoi me tenir en haleine, m'occuper pendant des semaines. Tout sauf la presse féminine. C'est un monde parallèle, un monde qui n'est pas pour moi. Mes rêves sont simples. Il y a encore peu de temps, c'était une bonne douche, un repas chaud. Un endroit pour dormir à l'abri du froid et des emmerdements.

Dans ce rayon bébés, au Monoprix, je n'ai pas pu m'empêcher de regarder les hochets, les doudous en tissu, les girafes en caoutchouc, les tétines en caoutchouc ou en silicone plus ou moins ergonomiques. De passer le doigt sur les brassières en laine, les chemisettes en coton. Je suis restée en arrêt devant un pyjama adorable. Jaune pâle avec des rayures vertes très fines et des boutons en forme de grenouille. Tout petit. Et un bonnet rose et vert avec un pompon. J'ai demandé à Florence si on ne pouvait pas les acheter. Je n'ai pas aimé sa façon de hausser les sourcils. J'étais prête à enlever du panier leurs conneries de slips jetables et de serviettes hygiéniques inscrits sur la liste. J'en aurais presque pleuré. C'est vrai, je n'ai pas un sou, dépends toujours du bon vouloir des autres. Pendant la formation, je serai rémunérée, je n'aurai plus à quémander la moindre broutille. « C'est bon, Émilie, a fini par répondre Florence. Tu veux aussi un brumisateur ? Ça peut être utile pour te rafraîchir. » Et nous nous sommes mises à rire. Dans l'ensemble, tout le monde a été gentil au foyer. Enfin le personnel, parce que avec les autres filles, c'était plus tendu. J'ai même failli me battre avec

l'une d'elles, Fatou, pour une histoire de cheveux dans la douche. Je ne supporte pas la saleté. On aurait eu l'air fines avec nos gros ventres de filles mères. J'ai pris sur moi, pour le bébé. Sans ça, je l'aurais démolie.

Le couple indien vient de partir. Les douleurs sont encore espacées, mais elles vont crescendo, me labourent le ventre et le dos. Je voudrais quelque chose pour me soulager, je ne vais pas tenir longtemps. On m'exhorte à être courageuse. Je supplie la petite dans ma tête. Nos chemins doivent se séparer, elle ne peut pas rester éternellement là-dedans. Elle va me manquer, c'est sûr. Au fil des mois, je me suis habituée à sa présence, presque malgré moi, même si parfois cela n'était pas facile, surtout les visites médicales et le regard, les questions des autres. J'en ai assez d'être examinée sous toutes les coutures, d'être piquée chaque mois. Avant, je n'avais jamais vu un gynécologue de ma vie, autant dire que je me suis bien rattrapée.

À ma deuxième échographie, le radiologiste m'a sermonnée en désignant l'écran : « C'est par là que ça se passe, mademoiselle. » Et comme je ne regardais toujours pas, il a insisté : « Ça ne vous intéresse pas ? » J'ai marmonné que je m'en foutais, que j'allais le vendre. J'étais sur les nerfs. « En tout cas *elle* est en pleine forme », a-t-il dit. J'ai éclaté en sanglots. Je n'arrêtais pas de répéter « Il ne fallait pas me le dire » en tenant mes genoux entre mes bras. Elle m'a donné un coup de pied dans le ventre à ce moment-là. C'était la première fois.

J'ai demandé à ne pas la voir. Je ne veux pas m'attacher. Le terme est peut-être mal choisi, mais

je n'en vois pas d'autre. Je veux vivre une vie normale. Une vie un peu plus tranquille. Au moins le bébé va partir de zéro. C'est ce que j'aimerais, repartir de zéro. C'est ce que je compte faire, un peu du moins, en partant là-bas à la mer. Au foyer, je massais les animatrices contre quelques euros, c'est ce qui a donné l'idée à la directrice de ce plan à la thalasso.

La starlette en satin violine passe devant moi pour aller aux toilettes. Elle tient son gros ventre comme si elle avait peur qu'il lui échappe. Elle ne se rend pas compte, mais elle chantonne tout le temps quand elle écoute sa musique. Ce n'est pas désagréable, son bourdonnement me tient compagnie.

Cela fait sept heures que je suis clouée dans ce lit. Mes voisines ont été remplacées par d'autres. Une fille et sa mère qui n'arrêtent pas de jacasser comme si elles étaient dans un salon de thé, et un couple dont l'homme est beaucoup plus âgé. Il pousse des soupirs toutes les deux minutes, consulte sa montre, n'arrête pas de sortir pour aller téléphoner devant les fenêtres.

La douleur recommence à irradier, un poignard fouille mes entrailles. On m'a dit que tout se passait bien, mais moi, je souffre le martyre. Le produit qu'ils m'ont injecté en attendant la péridurale ne change pas grand-chose, il me donne juste envie de dormir.

Ma mère m'avait raconté qu'elle avait failli accoucher dans le caniveau en descendant de la camionnette. Ma mère a toujours manqué de délicatesse. Mais là, on dirait que la petite ne veut pas

sortir. Dans un sens, je la comprends. J'ai souvent pensé qu'on avait dû se tromper à ma naissance, m'échanger. J'estimais que je valais mieux que cette famille-là. En fait, je ne crois pas. Je suis pire qu'eux.

Enfant, je les aimais pourtant. Il y a des photos où je regarde maman avec les yeux de l'amour. Il y en a une autre où papa m'apprend à tirer à la carabine à la fête foraine de Saint-Étienne et où nous avons l'air de nous amuser, d'être complices. Et il y a celle où nous jouons au foot, moi et mes quatre frères, où je ressemble à un garçon. Rémi tient à peine sur ses pattes, il a marché très tard. Je dois avoir trois ans, Stéphane, neuf, et il est si mignon. Pendant longtemps, je l'ai aimé, et pas à moitié. C'était mon frère préféré, le plus beau, le plus fort, le plus rapide. Il est né d'une première union de mon père qui a mal tourné. Je crois que sa mère est devenue complètement cinglée.

Ça s'accélère, les contractions redoublent, je ne maîtrise plus rien. J'ai peur. On m'emmène en salle de naissance. Une seconde, je l'avoue, je pense : « Déjà. » Il faut dire que j'ai la trouille, j'en suis malade. Je me croyais plus courageuse.

Il y a tout un tas d'appareils, de dispositifs, je suis reliée à plusieurs d'entre eux. À part les murs jaune d'or, ça a plutôt l'air d'une salle d'opération, enfin, je ne sais pas, je n'ai jamais été opérée, Dieu soit loué, je suis passée à travers les gouttes. Je ne me suis rien cassé, contrairement à mes frères. Il y en avait toujours un avec un plâtre, à croire qu'ils le faisaient exprès pour éviter d'aller à l'école. La

salle de naissance est plus spacieuse, plus confortable que la salle où j'étais, et je suis enfin seule. Ils ont fermé la fenêtre, je suis privée du pépiement des moineaux et je crève de chaud. Ils ont dû oublier de couper les radiateurs, le printemps est précoce cette année. Seul me parvient aux oreilles le bruit de mon cœur affolé et de mes dents qui claquent.

– Ça ne devrait plus être très long, maintenant, m'assure la sage-femme de l'équipe du soir. Comment allez-vous l'appeler, votre merveille ?

– Léa, je marmonne.

J'ai l'impression que la péridurale n'a pas eu le temps de faire tout son effet. L'anesthésiste est venu trop tard. C'est pas faute de l'avoir réclamé, j'ai dû ameuter tout le quartier.

– Et le papa, il est où ?

– Regardez ma fiche au lieu de me poser des questions idiotes.

Elle qui était si joviale se ferme comme une huître.

– Allez, un peu de concentration, c'est le moment ou jamais. Vous pouvez commencer à pousser. Respirez, comme aux cours.

Je panique, bredouille que je ne sais pas, que je n'y suis pas allée. Elle m'explique. Je fais ce qu'elle me dit. Je suis recouverte d'une pellicule de sueur. Peu à peu, je ne sens plus la partie inférieure de mon corps comme si elle ne m'appartenait plus. Je suis seule avec cette femme qui me donne la marche à suivre, qui me sauve. J'essaie de ne pas penser, de me concentrer sur le souffle. Quand la sage-femme m'agrippe la main, j'ai les larmes aux yeux. Je voudrais quelqu'un d'autre près de moi. Une mère, une

sœur, une amie, un mari, un père pour cette enfant.
J'aurais voulu que les choses se passent autrement.

Elle crie, le bébé crie. Mon visage est baigné de larmes.

– Je vous la montre quand même ?

– Non, non... je vous l'ai déjà dit.

La salle de naissance porte un nom de fleur. Violette. C'est un hommage tacite, ta grande sœur devait s'appeler ainsi. C'est Nathan qui avait choisi le prénom, je préférais Apolline. Elle est morte à cinq mois et demi dans mon ventre. Avant, il y avait eu Antonin (quatre mois). Trop petits, trop fragiles. J'embrasse mon gri-gri japonais. J'ai failli l'oublier à la maison, il était resté sous l'oreiller de ce lit bien trop grand, dans la chambre bleue donnant sur la rue, avec des barreaux aux fenêtres. Je l'ai acheté à Kyoto dans un sanctuaire shinto, coincé entre un poste de police et une boutique de souvenirs, à l'intérieur d'une galerie commerçante. C'est une sorte de peluche grise avec un fichu rouge, les yeux et la bouche sont dessinés au feutre noir. Elle est toujours près de mes doigts, fétiche pour conjurer le malheur. Elle représente Jizô, le dieu des voyageurs et des enfants. Il les protège et arrache aussi des limbes les bébés morts *in utero*, morts trop tôt, pour les conduire au paradis.

Étonnamment, je n'ai pas peur. Mon bébé, tu es à ma portée. Seule ma peau nous sépare, si fine. Tu vas bientôt connaître mes baisers. Pour l'instant,

tout se déroule parfaitement, j'ai mis toutes les chances de mon côté. J'ai essaimé tant de vœux à Kyoto, et jusqu'à présent ils se sont réalisés. J'ai écrit mes souhaits sur des plaquettes de bois destinées à être brûlées. Sur des feuillets que j'ai fixés à des branches d'arbre en métal. J'ai accroché des guirlandes en papier et en tissu colorés. J'ai fait sonner des cloches, chassé les mauvais esprits en claquant dans mes mains, jeté des pièces sur la tête d'une grenouille et dans la « source où se lave la lune ». J'ai caressé les statues de Jizô un peu partout. Devant une rizière à O'Hara, un village perché dans les montagnes, des offrandes de citrons verts, d'alcool de prune et de saké. Au milieu d'un champ de stèles, sous un érable doré. Dans la neige. La statue de Nara, en bois noirci, près du bouddha géant en or, ressemblait à une vieille sorcière. Je me souviens d'une tombe d'enfant près de la rivière, non loin du temple du Phénix, qui croulait sous les jouets et les peluches.

J'entends de nouveau des cris. De colère, de douleur. La sage-femme, qui vient de percer ma poche des eaux comme un ballon avec une aiguille, interpelle une de ses collègues et lui demande ce qui se passe dans la « Jonquille ». Elle lui répond que c'est la fille au dragon tatoué sur l'épaule.

– C'est une x, c'est ça ?

– Ouais, elle peut toujours attendre pour que j'appelle l'anesthésiste.

Je me bouche les oreilles. Nous avons tous de ces lâchetés. Dans la salle de travail, elle n'arrêtait pas de râler qu'elle avait mal, qu'on lui avait promis que ça n'arriverait pas. Elle ne doit pas avoir

Je ne suis plus affolée, mon cœur vidé ne bat plus, ou si lentement. Les oiseaux crient comme des vautours. Le vent redouble, le ciel est noir. Un orage se prépare. Il va pleuvoir ou la Terre va s'arrêter, le soleil s'éteindre. Elle embrasse le front de mon enfant. Un pas de plus, et je bascule en arrière, la tête la première. Tout tourne autour de moi, les oiseaux, les bateaux et la mer de tous côtés.

COMPOSÉ PAR NORD COMPO MULTIMÉDIA À VILLENEUVE D'ASCQ
7, RUE DE FIVES, 59650 VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : BUSSIÈRE
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2009. N° 99544 (06-0000)
IMPRIMÉ EN FRANCE

Extrait de la publication